

négocians de Lubeck et de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie par la voie d'Archangel qu'on venait de découvrir. Ils ne tardèrent pas à entrer en concurrence avec les villes hanséatiques, en Allemagne et dans le nord. Les états du grand-seigneur leur furent ouverts. Plusieurs de leurs navigateurs tentèrent, mais sans succès, de s'ouvrir par le nord un passage aux Indes. Enfin Drake, Stephens, Cavendish, et quelques autres, y arrivèrent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le Cap de Bonne-Espérance.

II.  
Premier  
voyage des  
Anglais aux  
Indes.

Le fruit de ces voyages fut assez marqué pour décider, en 1600, les riches négocians de Londres à former une association. Elle obtint un privilège exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnait en fixait la durée à quinze ans. Il y était dit que, si ce privilège paraissait nuisible à l'état, il serait aboli et la compagnie supprimée, en avertissant les intéressés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine au chagrin qu'avaient récemment témoigné les communes pour un monopole accordé trop légèrement à la suite de plusieurs autres par la couronne. La reine était revenue sur ses pas, et avait parlé dans cette occasion d'une manière digne de servir de leçon à tous les souverains.

« Messieurs, dit-elle aux membres de la chambre chargés de la remercier, je suis très-tou-

« chée de votre attachement et de l'attention que  
« vous avez de m'en donner un témoignage au-  
« thentique. Cette affection pour ma personne  
« vous avait déterminés à m'avertir d'une faute  
« qui m'était échappée par ignorance, mais où  
« ma volonté n'avait point de part. Si vos soins  
« vigilans ne m'avaient découvert les maux que  
« mon erreur pouvait produire, quelle douleur  
« n'aurais-je pas ressentie, moi qui n'ai rien de  
« plus cher que l'amour et la conservation de mon  
« peuple ! Que ma main se dessèche subitement,  
« que mon cœur soit frappé d'un coup mortel,  
« avant que j'accorde des privilèges particuliers  
« dont mes sujets aient à se plaindre. La splen-  
« deur du trône ne m'a pas éblouie au point  
« de me faire préférer l'abus d'une autorité sans  
« bornes à l'usage d'un pouvoir exercé par la  
« justice. L'éclat de la royauté n'aveugle que les  
« princes qui ne connaissent pas les devoirs qu'elle  
« impose. J'ose penser qu'on ne me comptera  
« pas au nombre de ces monarques. Je sais que  
« je ne tiens pas le sceptre pour mon avantage  
« propre, et que je me dois tout entière à la na-  
« tion qui a mis en moi sa confiance. Mon bon-  
« heur est de voir que l'état a prospéré jusqu'ici  
« par mon gouvernement, et que j'ai pour sujets  
« des hommes dignes que je renonçasse pour eux  
« au trône et à la vie. Ne m'imputez pas les fausses  
« mesures où l'on peut m'engager, ni les irrégu-  
« larités qui peuvent se commettre sous mon nom.

« Vous savez que les ministres des princes sont trop souvent conduits par des intérêts particuliers ; que la vérité parvient rarement aux rois , et qu'obligés par la foule des affaires qui les accablent de s'arrêter sur les plus importantes, ils ne sauraient tout voir par eux-mêmes. »

D'après ce sage discours , on serait tenté de croire qu'un despote juste , ferme , éclairé serait le meilleur des souverains ; mais on ne pense pas que sous son règne , s'il durait , les peuples s'assoupiraient sur les droits dont ils n'auraient aucune occasion de se prévaloir , et que rien ne leur serait plus funeste que ce sommeil sous un règne semblable au premier , si ce n'est sa continuité sous un troisième. Les nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force , mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel elles ont été conduites par la douceur. Tôt ou tard le despote ou faible , ou féroce , ou imbécille succède à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les peuples qu'elle écrase se croient faits pour être écrasés. Ils ont perdu le sentiment de la liberté , qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglais que trois Elisabeths pour être les derniers des esclaves.

Les fonds de la compagnie ne furent d'abord que de soixante - douze mille livres sterling , ou d'un million sept cent vingt - huit mille livres tournois. Environ les deux tiers de cette

modique somme furent absorbés par l'armement de quatre vaisseaux qui mirent à la voile le 13 février 1601. Ce qui restait fut embarqué en argent ou en marchandises.

Lancaster , qui conduisait l'expédition , arriva l'année suivante au port d'Achem , entrepôt alors fort célèbre. On y était instruit des victoires que sa nation avait remportées sur les Espagnols , et cette connaissance lui procura l'accueil le plus distingué. Le roi fit pour lui ce qu'il aurait fait pour son égal ; il voulut que ses propres femmes , richement vêtues , jouassent en sa présence des airs de danse sur plusieurs instrumens. Cette faveur fut suivie de toutes les facilités qu'il était possible de désirer pour l'établissement d'un commerce sûr et avantageux. L'amiral anglais fut reçu à Bantam comme dans le premier lieu où il avait relâché ; et un bâtiment qu'il avait détaché pour les Moluques lui apporta une assez grande quantité de girofle et de muscade. Avec ces précieuses épiceries et les poivres qu'il avait chargés à Java , à Sumatra , il regagna heureusement l'Europe.

La société , qui avait chargé cet homme sage de ses intérêts , fut déterminée par ce premier succès à former aux Indes des établissemens , mais à ne les former que du consentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débiter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains et justes. Elle se fit aimer ; mais cet amour ne lui valut que

quelques comptoirs peu importans , et ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisaient craindre.

Les Portugais et les Hollandais possédaient de grandes provinces, des places bien fortifiées et de bons ports. Ces avantages assuraient leur commerce contre les naturels du pays et contre de nouveaux concurrens; facilitaient leurs retours en Europe; leur donnaient des moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portaient en Asie, et d'obtenir à un prix modéré celles qu'ils voulaient acheter. Les Anglais, au contraire, dépendans du caprice des saisons et des peuples, sans forces et sans asile, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvaient, selon les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils pensèrent qu'on acquérait difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices, et que, pour surpasser ou même balancer les nations qu'ils avaient censurées, il fallait imiter leur conduite. C'était une erreur qui les jeta dans de fausses routes. Avec des maximes plus saines, ils auraient senti que, si la bonté, la douceur, la bienfaisance, l'humanité, ne conduisent pas aussi rapidement à la prospérité que la violence, assise sur ces bases respectables, la puissance en est plus solide et plus durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire, qu'une possession troublée. Celle qui émane de la justice finit par tout envahir : l'empire de la force est regardé

comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction; et je ne me persuaderai jamais qu'il soit indifférent de s'annoncer aux nations étrangères ou comme des esprits infernaux, ou comme des intelligences célestes.

Le projet de faire des établissemens solides et de tenter des conquêtes paraissait au-dessus des forces d'une société naissante; mais elle se flatta qu'elle serait protégée, parce qu'elle se croyait utile. Elle ne put rien obtenir de Jacques I<sup>er</sup>, prince faible, infecté de la fausse philosophie de son siècle; bel esprit, subtil et pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses officiers et de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusait son souverain. Elle forma des comptoirs à Bantam, à Jacatra, à Siam, à Achem, à Macassar, à Surate, à Calicut, à Amedabad. Elle bâtit des forts à Amboine, à Pouleron, et acquit une espèce de souveraineté à Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandais le commerce des épiceries, qui sera long-temps le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il était encore plus important dans ce temps-là, parce que les toiles et les étoffes des Indes, les soies, les thés, les vernis de la Chine n'avaient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

Les Hollandais n'avaient pas chassé les Portugais des îles où croissent les épiceries, pour y

III.  
Démêlés des  
Anglais avec  
les Hollan-  
dais.

laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractère et le gouvernement rendaient la concurrence plus redoutable. Ils avaient des avantages sans nombre sur leurs rivaux, de puissantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richesses, la connaissance du pays et celle des principes et des détails du commerce; tout cela manquait aux Anglais, qui furent attaqués de toutes les manières.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avait formé des établissemens. Dans les îles où son autorité n'était pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays par des accusations où la vérité n'était pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandais s'en étaient promis, ces marchands avides se décidèrent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire fit commencer les hostilités plus tôt qu'on ne l'avait prévu.

C'est un usage à Java que les épouses disputent à leurs époux les premières faveurs de l'amour. Cette espèce de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plus tôt, et les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entières. D'où vient ce bizarre raffinement de coquetterie, qui n'est ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal? La Javanaise se proposerait-elle d'inspirer

à son époux de la confiance sur ses mœurs avant et après le mariage, d'irriter la passion toujours plus violente dans un ravisseur que dans un amant, ou d'accroître le prix qu'elle met à ses charmes, à ses faveurs et au sacrifice de sa liberté? Le roi de Bantam venait de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, et il donnait des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étaient dans le port furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglais d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandais les rendirent responsables de ces préférences, et ne différèrent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan indien devint à cette époque le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchaient, ils s'attaquaient, ils se combattaient en gens qui voulaient vaincre ou mourir. Le courage était égal des deux côtés, mais les forces étaient différentes. Les Anglais succombaient, lorsque quelques esprits modérés cherchèrent en Europe, où le feu de la guerre ne s'était pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté par un aveuglement dont il ne serait pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signèrent, en 1619, un traité qui portait que les Moluques appartiendraient en commun aux deux nations, que les

Anglais auraient un tiers, et les Hollandais les deux tiers des productions dont on fixerait le prix ; que chacun contribuerait , à proportion de son intérêt , à la défense de ces îles ; qu'un conseil , composé de gens expérimentés de l'un et de l'autre côté réglerait à Batavia toutes les affaires du commerce ; que cet accord , garanti par les souverains respectifs , durerait vingt ans ; et que , s'il s'élevait dans cet intervalle des différends qui ne pussent être accommodés par les deux corporations, ils seraient décidés par le roi de la Grande-Bretagne et les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouverait difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devait avoir.

Les Hollandais n'en furent pas plus tôt instruits aux Indes qu'ils s'occupèrent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisait leurs vues. Les Espagnols et les Portugais , qui à cette époque obéissaient au même maître , avaient profité de la division de leurs ennemis communs pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvaient s'y affermir, et il y avait du danger à leur en laisser le temps. Les commissaires anglais convinrent de l'avantage qu'il y aurait de les attaquer sans délai ; mais ils ajoutèrent qu'ils n'avaient rien de ce qu'il fallait pour y concourir. Leur déclaration , qu'on avait prévue, fut enregistrée ; et leurs associés entreprirent seuls

l'expédition. Un prompt succès la couronna. Les anciens et les nouveaux sujets de la cour de Madrid , peu d'accord entre eux , abandonnèrent , après une médiocre résistance , tous les postes qu'ils occupaient. Le vainqueur ne les vit pas plus tôt en sa puissance qu'il forma le projet d'exclure le pavillon britannique de cet archipel. Comme les métropoles étaient en paix , on craignit d'avoir recours à la force ouverte. L'avarice imagina un autre moyen pour parvenir à son but.

Les deux nations avaient des établissemens dans Amboine. Celui des Hollandais était gardé par plus de deux cents hommes, et il n'y en avait que treize ou quatorze dans celui des Anglais. Cette énorme différence dans les forces n'empêcha pas les premiers de vouloir faire croire qu'un rival jaloux avait corrompu onze Japonais de la garnison pour se faire livrer le comptoir dont ils devaient être les défenseurs. Afin de donner une ombre d'apparence à une si étrange accusation que rien n'appuyait, on mit à la torture ces soldats, qui, trop faibles pour résister aux horribles tourmens qu'il leur fallait endurer, déposèrent tout ce qu'on voulait qu'ils dissent ; ils n'en périrent pas moins sur l'échafaud avec huit facteurs anglais qu'on avait intérêt à trouver coupables. Le désaveu public qu'à leur mort firent les uns et les autres des actes de faiblesse que la question leur avait arrachés n'empêcha pas leurs bourreaux de retirer de leur crime le fruit qu'ils

s'en étaient promis. Les Anglais furent expulsés de tous les postes qu'ils occupaient dans les Moluques.

Le ministère de Jacques I.<sup>er</sup>, le parlement et la nation, occupés à cette époque de subtilités ecclésiastiques, et de la discussion des droits du roi et du peuple, ne voulurent pas s'apercevoir des outrages que le nom anglais recevait dans l'Orient. Cette pusillanimité produisit une circonspection qui dégénéra bientôt en faiblesse. La crainte qu'inspiraient les Hollandais était telle, que la compagnie ne trouvait que très-difficilement des équipages pour manœuvrer le petit nombre de bâtimens qu'elle expédiait encore, et des agens pour diriger les comptoirs qui lui restaient. Les communications de la Grande-Bretagne avec les Indes devenaient de jour en jour plus languissantes. Elles cessèrent même entièrement durant les troubles civils et religieux qui bouleversèrent l'état pendant tant d'années. On en avait presque perdu jusqu'au souvenir à la mort terrible et instructive de Charles I.<sup>er</sup>.

iv.  
Décadence  
des Anglais  
aux Indes.

Cromwel, irrité que les Hollandais eussent été favorables aux malheureux Stuarts, et donnassent un asile aux Anglais qu'il avait proscrits, indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers, fier de ses succès, sentant ses forces et celles de la nation à laquelle il commandait, voulut la faire respecter et se venger; il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire

ait conservé le souvenir, c'est la plus savante, la plus illustre par la capacité des chefs et le courage des matelots, la plus féconde en combats opiniâtres et meurtriers. Les Anglais eurent l'avantage, et ils le dûrent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a depuis imitée.

Quelle qu'en soit la raison, le protecteur qui donnait la loi dans le traité de 1654 ne fit pas pour l'Inde tout ce qu'il pouvait. Il exigea seulement un désaveu formel du massacre d'Amboine, la punition des assassins, s'il en restait; un dédommagement de quatre vingt-cinq mille livres sterling pour la compagnie, un de trois mille six cent-quinze pour les descendans des victimes de ce complot horrible, et la restitution de l'île de Pouleron dans l'état où elle se trouverait. On jugera aisément qu'il n'y existait pas un seul arbre à épiceries lorsqu'elle repassa sous les lois de ses anciens maîtres. Cependant, comme son sol n'avait pas changé, et qu'avec le temps ce pouvait être un obstacle au monopole que la Hollande voulait exercer, elle fut attaquée, elle fut prise aux premiers démêlés qui divisèrent les deux nations, et attachée pour toujours au domaine de la république.

Quoique les membres dispersés d'une compagnie depuis long-temps sans activité eussent été un peu déçus dans leurs espérances, ils ne laissèrent pas de se rapprocher aussitôt qu'ils purent s'assurer que leurs opérations seraient vigoureu-

v.  
Rétablis-  
sement du  
commerce  
anglais dans  
l'Inde.

sement appuyées par l'autorité publique. L'énergie du gouvernement leur donna des fonds et des associés. On était si excédé dans toute l'Asie de la tyrannie des Hollandais, les seuls des Européens qui y fissent alors des affaires de quelque importance, que le pavillon britannique fut reçu partout avec transport. Ses prospérités accrurent encore après le rétablissement de la monarchie, parce que le nouveau ministère augmenta beaucoup les privilèges de la société, lui donna Bombay, Sainte-Hélène, et parce que ses propres agens réussirent à lui former un grand entrepôt de commerce à Madras, et à obtenir pour elle un établissement très-utile à Sumatra : alors sa fortune eût été comblée, si ses vaisseaux avaient été admis au Japon, où autrefois ils avaient abordé ; mais les Hollandais parvinrent à les en écarter en instruisant cette nation soupçonneuse et vindicative que le roi d'Angleterre venait d'épouser une princesse de Portugal.

Cette privation affligea la compagnie sans la décourager. D'autres marchés remplacèrent celui qu'une jalousie effrénée venait de lui fermer. L'intelligence et la probité de ses facteurs secondaient assez généralement la sagesse de ses mesures. Ses ventes et ses achats augmentaient de jour en jour ; chaque année ses expéditions devenaient plus nombreuses et plus lucratives. Ses actions triple-  
rent de prix, et son capital accroissait toujours, quoique les dividendes fussent très-considérables.

On comptait sur un avenir encore plus heureux, lorsque ce corps privilégié se vit arrêté dans sa carrière par une rivalité que ses propres succès avaient fait naître.

Des négocians particuliers, échauffés par la connaissance des gains énormes qu'on faisait dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles second, qui n'était sur le trône qu'un particulier voluptueux et dissipateur, leur en vendit la permission, tandis que d'un autre côté il tirait des sommes considérables de la compagnie, pour qu'il lui fût permis de poursuivre ceux qui entreprenaient sur ses droits. Une concurrence de cette nature devait dégénérer en brigandages. Les Anglais, devenus ennemis, couraient les uns sur les autres avec une animosité qui affaiblissait peu à peu l'estime qu'on avait pour eux. Cet abus était à peine corrigé, qu'il fut suivi d'un nouveau malheur

vi.  
Malheurs et  
fautes des  
Anglais dans  
l'Inde.

A leur arrivée aux Indes, les Anglais et les Hollandais s'étaient portés en foule à Java, île favorablement située, vaste, peuplée, fertile, et surtout abondante en poivre. L'avarice ne tarda pas à les brouiller, et leurs navigateurs se firent ouvertement la guerre. Les combats furent quelque temps opiniâtres et sanglans ; à la fin la compagnie des Provinces-Unies éleva des fortifications, ce que ses rivaux étaient hors d'état de faire. Alors la fortune se déclara pour elle ; alors le commerce exclusif de la plus grande partie du pays tomba dans ses mains. Il ne lui restait des